

Ilana RAMCHAR

# Le dévidoir de soi

Ou

## ***L'autre voie***

Octobre 2001

Marion pousse à grand peine la porte pesante, taillée en bois massif et découvre les vingt mètres du couloir. Il hésite. Il voit comme un tunnel qui s'enfonce vers le centre de la terre, dans le sein même de l'inconnu. Il pense à tout en plusieurs dimensions, en multiples images et en explications diverses. Ses parents lui ont raconté qu'il a su réciter tous les chiffres bien avant de pouvoir prononcer celui de l'unité et aujourd'hui encore il est souvent incapable de se souvenir de l'unité dans les langues étrangères qu'il parle pourtant facilement.

L'arrondi de la voûte, toute en pierres, et la sensation d'épaisseur des murs, presque directement taillés dans le roc, ravivent inmanquablement dans sa mémoire les souterrains d'un château fort ancien, très ancien. Une résidence, perchée sur la colline, un espace clos pour seigneurs guerriers d'autres siècles. Une cavité où les vies sont poinçonnées des secrets de l'enfer, où l'existence se parsème de disparus de toutes sortes et où les destinées sont rognées de filles séquestrées et d'enfants égorgés avant l'âge des successions.

Marion a été, mais il n'en est pas certain, le frère d'un enfant né et mort avant lui. Il devint donc l'aîné, tout à la fois le premier et le successeur, l'avenir et l'héritier en même temps. Un rôle et un statut qu'il n'a jamais su prendre à son compte, encombré d'une gêne permanente qui le harcèle, comme lorsqu'on regarde le monde avec des lunettes obsolètes. Tout y est flou, tout y est à deviner.

Ce couloir qui s'enfonce vers le néant, vient raviver cet aspect de sa vie. Pas une seule porte au long de ce parcours d'allure initiatique, sinon celle qu'il a refermée derrière lui et l'autre porte tout aussi lourde et épaisse qu'il vient de pousser tout aussi difficilement tant il se veut doux et silencieux. Intimidé peut-être ? Une voie directe parce que tous les détours sont toujours vains, inscrits seulement dans le temps

ou les faits divers. Il n'existe que des lignes droites. Même les cercles paraît-il, sont rectilignes et ne se courbent que sous l'effet du temps !

La longue salle se répand de pilastres en piliers, alignés par trois, disposant l'espace en quatre collatérales privées de nef. Une cathédrale involontaire, souterraine et inachevée. Une ébauche invisible pour que sous les lumières, jaillissent d'immenses flèches de pierres. Les tables en chêne qui se succèdent, y sont incrustées, leurs pieds massifs calés sur des carreaux de terre aux dessins parcellaires, effacés par la continuité des pas de ceux qui ne sont plus. Elles s'adossent toutes, face à des étagères de bois brut grossièrement taillé, qui supportent des milliers de livres presque tous reliés de peaux tendues sur des ais vermoulus.

Quelques kilomètres de boiseries où s'aligne toute la croyance d'un monde qui a fermé les yeux, une Galaxie, autrefois tout aussi réelle et invisible, qu'aujourd'hui les stocks d'or encoffré, réels et invisibles, pour que nous puissions croire à la force des billets. La force des mots ! La puissance des mystères ! Le lourd poids des images ! La douceur des confidences. Marion croit aux mots, aux mystères, aux symboles et aux secrets peu partagés, différents de ceux d'autrefois bien sur, mais la vie éternelle continue de nous porter vers la mort par des chemins multiples qui nous leurrent aussi passagèrement.

Une géométrie indicible et implacable s'est lentement glissée dans la rondeur des pierres des bâtisseurs romans. Un chemin évanescent s'est tracé dans cet espace ouvert ponctué de ses repères de pierres. Une vie apparaît et persiste entre les interstices de cette ossature ajourée que des troncs de rocs blancs prolongent vers des voûtes assombries par l'absence de lueurs. Où est le créateur ?

L'homme qui veille sur ces lieux, face à son scriptorium, pose sa plume, se lève et s'avance.

- Que Dieu soit avec vous mon fils.
- Et avec vous mon père.

Le bruit de ses sandales de cuir sur la terre cuite du pavement ressemble au glissement d'une aile quand l'oiseau plane et se confie aux vents.

- Que venez vous chercher au cœur de ces vieilles pages ?

- Quelque chose que je ne connais pas encore.

- Et vous pensez qu'ici ...

- Se trouve peut-être une part de mon passé. Oui ; Je l'espère. . . Je le crois.

L'homme a remis son capuchon.

- Seulement votre passé ?

- Je ne sais pas encore.

Marion a répondu machinalement, sans vraiment peser le sens de ses paroles.

- Un temps viendra où vous saurez.

Le moine s'éloigne à très petits pas, très lentement.

- J'en attends probablement aussi une part de mon présent.

Marion n'écoute plus l'homme dont il ne voit pas le visage.

- Le temps final, celui qui clôt, est celui du savoir ...

Les paroles du religieux sont à peine audibles dans ce silence pourtant parfait.

- Mais il faut l'éternité pour l'éprouver, le temps de Dieu et de lui seul ! La clarté est réservée à celui qui est aussi le début. La connaissance est au seul créateur.

Qu'importe ce que dit ce moine ! Marion est en quête depuis longtemps. A la poursuite d'une trace invisible, d'un indice inconnu ou disparu. Un besoin qui le tance d'expliquer une douleur si forte qu'il ne peut pas encore la nommer. Pourquoi est-il parti ainsi depuis des années, presque depuis sa naissance ? Pourquoi vit-il toujours ailleurs ? Pourquoi ce

besoin inextinguible de parcourir le temps ? Il a toujours voulu scruter la vie de ses ancêtres avant de chercher à connaître celle de ses grands-parents. Et fort curieusement, ce n'est que plus tard, après la mort de ses aïeux qu'il a voulu étoffer celle de ses parents. Il en a parlé avec eux. Il a récolté et transcrit, toutes les petites histoires que leurs amis racontent quand ils se réunissent, quand l'ambiance ou le vin ramènent les convives à ce qui les unit, c'est à dire le passé. Les jours d'autrefois réapparaissent alors sous la forme des mots et des photos. Marion sait que l'histoire du monde et la sienne se sont mêlées. Depuis toujours il se sent né de toutes les époques. Il est venu au monde en tenant le globe terrestre entre ses bras. Est-ce parce qu'il avait la forme du ventre de sa mère ? Il se souvient de ces moments là. A moins qu'il se les imagine ! Pourtant il vit encore comme s'il avait réellement tenu le monde et il n'a depuis ce temps jamais trouvé de goût pour les choses quotidiennes.

Le moine est déjà vers son travail et recopie les textes, ceux des siècles passés, comme d'autres l'ont fait jadis. Ce n'est pas un travail, c'est une passion, un passe temps, une obligation morale de tous les instants. Il n'est payé que pour garder les livres et pour répondre aux visiteurs, mais la rareté de ceux-ci lui a toujours donné le temps libre, qui était selon ses humeurs, celui de la pierre ou de la vie. Il ne fait pas que de la copie, il enjolive, il répare et rénove. Il procrée, sans la contrainte de s'accoupler aux femmes. Mais s'il épuise autant son corps c'est pour que des lecteurs naissent à l'esprit et s'enrichissent du temps gravé ou peint sur les cahiers de ses volumes.

Il sait que les enluminures, la fonte des caractères et les matières d'antan gardent mieux la mémoire de la parole de Dieu, substances d'un temps où l'homme dialoguait avec celui qui est. Il le sait. Ses prédécesseurs ont écrit sous la dictée de l'éternel, avec les matériaux d'alors et les compréhensions de

leur siècle. Il prolonge aujourd'hui cette écoute de la voix du ciel. La parole est seulement forme et musique, elle n'est pas sens. C'est l'être humain qui y pose sa volonté éclatée, alors que celle de Dieu n'est qu'harmonie, hypnose, chorale et unité. Le manuscrit est comme le cœur d'un homme où, lui le scribe, doit inscrire patiemment la parole divine. Le moine sait que l'histoire immortelle de Dieu et de l'église sont mêlées à sa vie, il est cette mémoire et il la transmet.

Il reprend sa plume d'oie et peint presque son texte. La peau de mouton crisse sous l'appui de la plume évidée et se gorge de l'encre qui dessine les mots. Il élabore cette encre avec un peu du charbon qu'il est allé chercher dans les mines ouvertes près de son abbaye. Ce sont aussi les cuirs de ses propres brebis qu'il a élevées, dépecées, mangées et transformées en manuscrit. Il a gardé leurs peaux qu'il a fait macérer longtemps dans des bains de chaux avant de les épiler. Puis il a tendu les cuirs avec des lanières et des petits morceaux de branche sur des cadres de bois. Il y a enlevé le reste de chair et de graisse avec un couteau arrondi en forme de hache. Presque une relique pour lui.

Puis, après quelques jours il peut les polir à la craie et à la pierre ponce pour quelle deviennent lisses et souples. Les moutons du sacrifice d'Abraham, celui des premiers hommes sont les mêmes, ils sont de la même lignée que ceux qui permettent sur des manuscrits, de conserver la parole de Dieu.

Autrefois des hommes et des femmes, quelque fois, vendaient leur propre peau pour que les copistes en fassent des parchemins. Ils recevaient de l'argent et à leur mort, l'écorcheur venait les dépecer. Le moine fut choqué quand il découvrit cette pratique pour la première fois et puis, maintenant, il aimerait que sa peau porte plus tard le verbe de son Dieu.

Marion ouvre les livres et respire l'odeur du parchemin. Est ce possible depuis si longtemps ? Il ressent le parfum du cuir

qui recouvre le bois, il touche les feuilles du grimoire et palpe le côté fleur et puis le côté chair. Il caresse leurs différences. Il connaît ces livres, il les aime, ils portent une mémoire qu'il a perdue et qu'il abrite pourtant.

L'homme est une sorte de moine convert, amarré librement aux tâches matérielles. Il ne vit pas seulement ici bas parce que ses heures viennent aussi d'autres ères. Il porte une robe blanche, écrue, comme l'arborait les premiers membres fondateurs de l'ordre installé à Citeaux. Encombré en permanence de comportements qui s'amalgament d'un mélange de ses habitudes d'enfance et de coutumes retrouvées au long de ses parcours de noviciat et intégrées peu à peu. Pour lui toute vie est une suite d'héritages dont on ignore les legs apportés par les morts d'autrefois.

Il a découpé ses peaux en feuilles aux dimensions requises grâce à un cadre de bois épais le long duquel il fait passer une lame tranchante. Il y a une dizaine de modèles dont il s'est déjà servi. Il les a repliées, puis placées les unes dans les autres pour en faire des cahiers. Un manuscrit c'est une vie autant qu'une parole. Il aime ce travail nécessaire et la méticulosité répétitive qu'il doit lui apporter.

- Si vous avez besoin de déchiffrer les textes quand vous serez rendu au quinzième siècle, appelez-moi. Je sais aussi décrypter nos ancêtres.

Le scribe n'a même pas levé la tête de son écritoire. Sur chaque page des cahiers tout neufs, il a délimité au stylet ou à la plume l'espace dans lequel il insère le texte. Il a aussi tracé les lignes qui guident ensuite son écriture. La place vierge sera complétée par les enluminures. Il se sert des mises en pages réservées aux bibles et aux écrits didactiques. Parfois il copie aussi des manuscrits liturgiques pour leur beauté.

- Vous savez, quand on lit les livres les plus anciens on découvre que rien de nouveau n'a été inventé. Tout a déjà été dit.

Quand le moine a fini de remplir ses pages de peau il relie les feuilles de chaque cahier par des ficelles qu'il tresse lui-même. Et puis, plus tard, il réunit ensemble les cahiers de chaque codex en passant des cordes qui vont tenir l'ensemble en s'enroulant sur chaque ficelle de chaque cahier. Un travail long, prudent, délicat pour ne pas déchirer les peaux. Enfin il colle une peau qui dissimule toute cette machinerie de cordes qui donne au livre une beauté physique qui rappelle celle de son Dieu, celui de l'univers.

Marion retrouve le nom d'un arrière arrière grand aïeul dans les livres de l'abbaye. Les prêtres et les moines depuis des siècles déjà, inscrivaient le nom des baptisés, associé à celui de leurs parents. Un moyen de connaître et de contrôler, mais aussi un lien de Dieu à travers toutes les générations. Une attache et une affection indestructible avec les serviteurs du tout puissant. Des milliers de lignes enregistrées, conservées, consultées puis oubliées, détruites ou perdues. Un passé, tout un itinéraire, devenu invisible, comparable à la fatigue du pèlerin qui a jalonné sa route d'auberges et de rencontres. Il ne sait pourtant dire pourquoi il est différent lorsqu'il rentre chez lui. Et pourtant ...

Il retrouve Guenhahel Simon, né en 1678, dont le père est signalé comme porteur de vins. Un nom tout autant féminin que masculin pour cet ancêtre aussi. Toute sa famille, toute sa lignée est ainsi : toujours avec un nom ou un prénom ambigu sexuellement. Il ne le remarque vraiment qu'aujourd'hui en lisant ce prénom qu'il croyait destiné aux seules filles. Il ne se souvient, dans l'immédiat, que de deux exceptions et ce sont les noms de personnes intégrées par alliance. Comme pour son épouse qui se prénomme Jehanne, un prénom qui passe lui aussi facilement, de l'homme à la femme.

« C'est peut-être pour cela que j'hésite si souvent sur les accords de participe » pense t il. Une sorte de fatalité qui l'accompagne ou qui le précède et qui l'empêche de se

déterminer franchement. C'est sans doute pour cette raison qu'il n'arrive jamais à choisir sans se poser de questions et sans sopeser le pour et le contre.

- J'ai retrouvé trace de la naissance de Simon. Je savais qu'il existait mais le nom du village était presque effacé sur les livres de Pre Malifrand. J'ai eu plus de chance cette fois ci.

- Ce n'est que la grâce de Dieu que vous nommez ainsi.

- Je ne crois pas en Dieu mon père.

Le moine a enlevé ses lunettes.

- Mais Dieu croît en vous et connaît ceux qui tracent une route et il les bénit tous.

Il remet maintenant son capuchon et son visage disparaît, comme celui des moines qui processionnent sur le bord des gisants où reposent les ducs de Bourgogne, bien à l'abri de leur palais.

- Voulez-vous continuer la recherche des actes concernant les parents de ce Simon ?

- Je vous remercie mais je voudrais aussi connaître un peu de sa vie.

- Cela c'est plutôt du domaine des chroniques. Venez.

Et le moine l'entraîne, très lentement, entre les tables, les bancs et les étagères.

- Tout n'est pas forcément classé par dates, mais en cherchant un peu...vous découvrirez.

- Je vous remercie de votre gentillesse.

Marion a déjà la tête penchée de côté, les épaules inclinées et le regard fixé sur le premier rayon de l'étagère.

- Le passé n'est pas facile à retrouver parce qu'en chacun de nous il prend momentanément la place du présent. Du coup il n'est plus ce qui est advenu...

Le moine s'est arrêté devant une longue bibliothèque. Il balaie d'un large geste tout l'espace pour montrer toute la masse des rayonnages.

- .Et de plus nous en fabriquons continuellement. Nous

croulons sous la quantité.

Le moine reprend son souffle.

- Le passé est comme l'espace ou comme l'atome, essentiellement rempli de vide, comme notre vie. Du vide, beaucoup de vide.

On entend l'air qui siffle dans les poumons du religieux. Il a les côtes écrasées par le poids de son propre corps.

- Et pourtant, malgré la masse énorme des siècles qui nous précèdent, et quand tout va bien, nous n'en retrouvons que quelques traces.

- Ce sont ces quelques traces que je recherche. Je suis persuadé quelles sont les pierres de mon chemin, comme celles du petit Poucet. C'est souvent suffisant pour ne plus s'égarer.

- Ce qui fait le secret du passé, c'est justement qu'il ne se livre que par bribes. C'est comme vous le dites et c'est ce qui fait nos vies si différentes et aussi tellement semblables. Nous devons toujours nous reconstruire. Nous devons toujours renouveler notre passé.

Le moine a fait quelques pas vers son établi d'écriture. Marion le regarde qui marche toujours aussi lentement. Il le voit qui se retourne.

- Nous avons tous des antécédents très divers, surtout, comme pour vous, si nous pouvons remonter fort loin dans le temps. Et pourtant ...

L'homme desserre un peu la corde qui lui écrase la taille, qu'il a volumineuse.

- Seulement nous n'avons tous à notre disposition que quelques raisonnements et quelques logiques pour essayer de relier tout cela. Seul Dieu connaît toutes les liaisons. Lui seul.

- Qu'importe mon père, puisque nous le faisons inconsciemment, vous le savez bien. Aucun de nous n'y échappe. Personne ne construit vraiment sa vie.

L'homme repose ses lunettes, se lève et se tourne vers

Marion.

- Que tous ces mots sont réducteurs ! Alors, plutôt que cette prison que vous me construisez, je préfère une sorte de lumière et de logique plus universelle, un sens du temps et de l'éternité que nous n'avons pas. C'est ici que je ressens tout cela.

Le moine s'éponge le front et remet son capuchon.

- Voilà, je suis à nouveau recouvert de la clarté de Dieu, le mien, celui de toutes les origines, et je me laisse guider par sa logique. Elle vaut toutes les autres.

L'homme recopie les enluminures des livres originaux, les modifie ou les change pour d'autres, comme celles qui embellissent les évangiles slaves du début du deuxième millénaire, ses préférées. Il fait passer d'une lettrine à une autre les motifs allégoriques qu'il a rencontrés ou qu'il crée. Il est artiste aussi. Il façonne ses couleurs en mélangeant ses pigments à base de plantes, de minéraux ou même d'animaux et puis, dans les espaces en creux tracés par ses dessins à la mine de plomb, il dépose sa couleur. Il utilise aussi les feuilles d'or, quelque fois, pour respecter toutes les techniques, mais il n'aime pas ce signe d'une richesse qui n'est que de ce monde.

Il connaît une alchimie d'autrefois qu'il répète, souvenirs des gestes et des choses qui composent sa vie actuelle, attachée de toutes parts, morceaux d'histoire qu'il prolonge et transmet. Liens toujours prêts à se rompre mais qui restent existants, comme la lune lointaine qui s'ajoute au soleil pour faire bouger les mers. Il apporte sa part.

Ce qui est écrit devient la réalité disait le pharaon. Comme le moine qui écrivait les actes des nobles et des rois, comme ceux qui calligraphiaient les lois, les jugements, les traités ou les legs. La vie prenait forme, prenait enfin son existence quand l'encre était séchée. Où est la vie pense t il ? N'a t elle de sens qu'avec les mots de nos langages ?

Quelque fois, dérangé ou rêveur, il se trompe. Il prend alors

son grattoir pour retirer de la peau l'encre mal répandue, avant de retracer la bonne calligraphie. Parfois il gratte trop ou bien la peau est de mauvaise qualité et il doit recoudre le parchemin. Dieu est toujours présent et toute sa vie est aussi celle d'une autre vie.

- - - - -

Dans la plus grande des pièces de la maison, Marion rassemble la vie de ses ancêtres, une fresque murale telle une blanche céramique. Il s'en revient ici périodiquement après ses longs raids dans les lieux de silence, salle d'attente pour nouvelle vie et vastes halls de la résurrection. Il feuillette pendant des jours les anciens registres des actes de naissances ou de décès et de baptême aussi ou encore les listes décennales. Archéologues de toutes sortes, ils sont des centaines de milliers comme lui, dessinateurs d'arbres aux feuilles mortes, à écrire une histoire bâtie de millions d'existences disparues. Comme eux, il trace des labyrinthes qui n'ont que des entrées, enchevêtrement toujours inachevé de parcours qui se croisent et se succèdent. Un lacis inéluctable dont il devine que les nœuds véritables sont autre chose encore que ce qu'il peut noter. Des vies résumées en quelques dates au dessous d'un nom et en quelques flèches pour simuler le sens du temps.

Marion regarde cette fresque, à peu près ininterrompue, de petits carrés blancs, verts et bleus qui serpentent les lignes d'une révélation invisible encore, qu'il veut faire apparaître et qu'il attend. Une fidélité sans doute !

- Pourquoi ai-je tant besoin de savoir ? Pourquoi cette nécessité de collectionner, de compter, de classer et de dater ?

Il y a autre chose, une force qui se cache encore, mais qui est là quelque part dans ces itinéraires déroulés d'une continuité vieille de quelques milliards d'années peut-être !

Il rassemble les noms, les anniversaires, les lieux, les familles, les métiers, les événements. Il récolte les caractères aussi, quand il retrouve des lettres ou des documents qui peuvent se décliner en un comportement ou sous forme d'habitudes. Pendant ces longues heures, il a souvent pensé aux fourmis qui apportent si peu à la fois et qui pourtant bâtissent des monuments géants que le pied d'un homme peut détruire en quelques secondes.

En épinglant ses carrés blancs ou de couleur il lui arrive de réactiver la vie d'anciens villages par l'addition de tous ces anonymes qu'il rassemble. Il retrouve comme un souvenir des crèches de son enfance, préparées à l'avance, longtemps avant Noël. Le rappel de la neige toujours présente, aussi loin qu'il se souvienne et la mémoire de sa mère qui ajoutait un personnage à la fin de chaque jour, au moment où le soleil quittait le salon.

- Qu'est-ce qu'il faisait celui-la ?

Et sa mère racontait assise au milieu de tous, entourée bien souvent des autres enfants du village. Quand il était gamin la marmaille s'élevait en groupe sous les regards de tous.

Son ordinateur portable trouve une place sur la longue et large planche où sont posés notes et livres. C'est lui qui recueille les souvenirs multiples et qui engrange les lignées que l'écran fait défiler. Sa mère n'est plus là ! Est-ce elle qu'il fait vivre en remplaçant sa mémoire par ce gros livre électronique ? On peut toujours trouver une explication à tout pense t-il.

Mais Marion voudrait plus, espoir démesuré d'entendre respirer encore ceux qui n'ont plus de consistance, quête presque inconscience d'un absolu, d'une autre voie. Il n'aime pas les voyages et s'imagine souvent en arbre multi séculaire. Alors il se rassure, lorsqu'il part en recherches, quand il porte dans son cartable quelques centaines d'années de sa propre histoire, celle de son attache primaire avec le début de tout.

Pour Marion la vérité a besoin d'additionner les siècles, la sienne ne se juge qu'avec la durée. Depuis que les scientifiques savent lire nos chromosomes, il imagine quelque fois son arbre généalogique, composé de dizaines de milliers de brins d'acide désoxyribonucléique.

- Ce serait moins joli probablement qu'une photo ou un portrait ! Mais ce serait bien plus éternel !

Des milliers de bandes de papier couvertes d'une sorte de code-barre ! Non. Ce n'est pas réalisable, pas encore tout au moins. Il devine, en en souriant, que les lignées héréditaires, officiellement tracées dans les éprouvettes, révéleraient trop de détours passionnels incongrus. Non. La vie ne se filme pas, elle se vit.

- La vie doit rester ce qu'on croit qu'elle est.

Mais au fond de lui-même il n'en sait rien.

- - - - -

- Simon Guenhahel a eu quatre enfants, dont deux sont morts étouffés quand ils étaient encore jeunes. Le premier asphyxié dans son lit et l'autre, le dernier de sa descendance, garrotté par l'une des cordelettes qui tiennent la paille de la mangeoire des chevaux.

Marion raconte cette histoire à son ami Tony. Des événements qui ne suscitaient pas beaucoup de surprise à leur époque. Nombre d'enfants mouraient naturellement ou au travail ou sous les coups des parents ou de ceux qui les prenaient en pension. La vie n'était pas encore assez longue pour rendre la mort importune. Le XVII<sup>e</sup> siècle est brutal, fataliste, sans espoir terrestre et donc rempli de Dieu et d'au-delà.

Marion a retrouvé ces deux informations, à quelques mois d'intervalle, dans des chroniques laissées par un garçon du village qui avait dû interrompre ses préparations au séminaire

du bourg voisin à cause d'une claudication trop prononcée. Il raconte lui-même, que l'allure de sa déambulation, quand il avait un peu plus de difficultés que d'habitude, lui donnait la démarche qu'on imagine être celle d'un diable. Il s'était donc rangé, sans grand regret d'ailleurs, à l'avis de ses pères spirituels. Il avait accepté de croire que le choix divin de sa vocation ne pouvait aller de pair avec une telle ressemblance. Pas plus qu'hier, la foi n'a nul besoin de cohérence ou de logique puisqu'elle les remplace.

Pendant ce garçon encore jeune, avait eu le temps d'apprendre à lire et à écrire en français et en latin pendant son séjour d'internat jusqu'à son noviciat abrégé. Revenu au village, sachant que sa maladie ne le laisserait pas longtemps adulte, il a multiplié sa vie en racontant celles de son village. Tous les potins de la vie quotidienne, furent pour lui l'occasion d'utiliser ses connaissances et son goût du récit, devenant en quelque sorte, un des premiers échetiers connus.

Le narrateur qui raconte la mort des enfants de Guenhahel ne parle pas de crime. Il décrit les événements comme le ferait un enquêteur d'aujourd'hui, pour en conclure banalement que le père est bien l'instigateur principal de la mort de ses enfants, simplement parce que c'était un droit admis sur tous les territoires dans ces temps très chrétiens. Parce que le père d'alors, comme le dieu suprême, décidait de la vie terrestre, tandis que la vie éternelle était dévolue au clergé.

Guenhahel, d'après ce journal intime du village, cultivait de nombreuses terres ce qui était très rare pour une époque aussi lointaine. Il avait grandement de quoi manger à sa faim et même assez pour vendre aux bourgeois et échanger avec ceux du village. Il payait sa part au seigneur du lieu et n'avait pas de difficultés pour nourrir ses enfants dit le narrateur lequel parle aussi des femmes qu'il épouse mais dont aucune ne vécut plus de quelques années à ses côtés.

Plutôt comme un constat que comme une remarque morale,

l'ancien jeune séminariste explique que ces deux morts solutionnent le partage des terres en conservant l'importance géographique du patrimoine dans les mains du seul fils encore en vie.

Marion, tout comme le narrateur, ne dit pas que son parent, d'il y a quelques siècles, était un assassin, mais ces histoires le laissent dubitatif. Il n'y a pas que Simon Guenhahel incrusté dans son siècle. Ses propres grands-parents, Claude et Denise, ont eu à subir le décès d'un de leurs enfants, tout jeune, époumoné comme on disait volontiers dans cette région. Ils l'ont retrouvé mort, le nez et la bouche collés contre les couvertures remontées jusque sous sa tête.

Il pense aussi à cet enfant, un peu mystérieux, frère ou sœur, dont il n'a jamais su s'il avait existé ou non, n'ayant pas pu retrouver sa trace dans les états civils. Est-il mort en sortant du ventre de sa mère, asphyxié en elle, étouffé ensuite ?

En lisant ces chroniques, Marion brode une première trame de liens, tissés par les arcanes du doute. Il va pouvoir tracer un itinéraire préliminaire, établir un jalonnement de la curiosité et du questionnement tout autour de son origine.

- Moi aussi ?

Marion ne pense plus, il flotte, il divague. Il a soudain besoin de se créer des événements pour remplacer ce qu'il ignore de lui. On ne devient vraiment que ce qu'on réalise.

- - - - -

- Monsieur Marion Granpré ?

- Oui. C'est bien moi. Je vous écoute.

Il est un peu tôt pour un dimanche de juin.

- J'ai appris hier, que vous vous intéressiez à la famille de Guenhahel Simon, du village de Saint Fomeante.

- Oui. C'est vrai, j'en ai parlé pendant mon séjour en mai dernier ...

- C'est pour cela que je vous appelle.

- Mais j'ignorais alors dans quel village il vivait. Vous avez quelque chose ?

- Je crois que oui.

Marion, tout en parlant, va ouvrir la grande baie vitrée qui court le long de la terrasse.

- Il y a dans le grenier de la grange aux foins, quelques coffres de documents. Ils sont là depuis plus de deux cents ans.

Un petit silence.

-Allez-y, je vous écoute.

- D'après ce qu'on dit dans la famille, ce sont les archives de l'évêché que des prêtres ont cachées.

- A la révolution ?

- Oui. Tant ils étaient convaincus que c'était la fin du monde et que les républicains étaient les doigts du diable. L'apocalypse !

- A force de parler d'enfer et de paradis, on finit par les voir sur terre ...

Un autre silence.

- Allo !

- Oui, oui, je vous écoutais. J'ajouterais que la terreur dans ces temps là, en certains endroits, pouvait entretenir plus que la confusion.

- Mais je vous en prie, continuez sur l'histoire de mes ancêtres.

- Personne chez nous ne savait lire ...

- Ces caisses sont donc intactes ?

- C'est cela. D'autant plus, que venant de l'église, elles auraient automatiquement, selon les croyances, bénéficié, si j'ose dire, d'une sorte de pouvoir maléfique en cas d'ouverture. L'incapacité à lire était dissimulée par l'interdiction d'ouvrir.

- Personne en dehors de vous n'a donc pris le risque d'aller voir leur contenu ?

- C'est exact.

L'interlocuteur n'a manifestement pas envie de parler de ce qui se trouve dans les malles. Marion prend donc rendez-vous pour le week-end suivant. Il pourra, sur place, consulter les livres et parcourir les chroniques.

Monsieur Prouméne a préparé de grands tréteaux dans l'ancienne salle de traite qui abrite maintenant les groupes d'écoliers, quand il pleut le jour de leur visite. Monsieur Prouméne s'est laissé séduire par cette idée de montrer la ferme, la campagne, le cheptel, la nature tout entière aux jeunes citadins.

- Vous savez, monsieur Granpré, beaucoup d'entre eux n'ont jamais vu de vrais animaux de ferme et beaucoup n'ont jamais touché un véritable épi de blé ou de maïs. Vous verriez leur étonnement et leur joie quand ils voient ma femme traire une vache comme on le faisait autrefois !

- Et vous en avez l'air heureux vous-même.

- C'est vrai monsieur Granpré. C'est vrai. Ça met de l'animation dans la cour. Ça nous rajeunis.

Des cartons sont prêts, bien empilés. Tous sont classés par date et le plus ancien remonte à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle.

- Tout est là monsieur Granpré. Si vous avez besoin vous appelez ma femme. La Florence ne bougera pas ce matin. Moi je suis aux vergers. Bon courage.

- Merci.

- Vous mangerez avec nous bien sûr ?

- Très volontiers, mais je ne veux pas que cela vous dérange.

- Ça fait longtemps que la nourriture est la seule chose qui ne manque pas à la campagne,

Dans le calme de la solitude, Marion commence à tourner les pages. Celles du premier registre s'ouvrent sur les

baptêmes de l'an mille six cent soixante dix. Il retrouve très vite son point de repère qu'est le sieur Guenhahel Simon qu'accompagnent les noms de ses parents. Sa mère Honorée et son père Edmond, né plus d'un quart de siècle avant lui dans la même maison du même village.

- Toujours ces prénoms qui se portent aussi bien par les hommes que par les femmes.

Marion ouvre un autre carton pour y chercher des chroniques, des récits ou de la correspondance de cette époque là. Il veut en savoir un peu plus, il veut mieux jalonner cet itinéraire qu'il entrevoit. Il veut enlever les doutes qui encombrant son présent.

Il trouve de multiples livres, tous reliés, un journal du village qu'a tenu un prêtre pendant plus de dix années et des registres de commerce. C'est dans l'un d'eux qu'il découvre que son parent lointain, Edmond Simon, échangeait beaucoup de marchandises avec les gens du village, avec les bourgeois, avec le roi, avec les autres bourgs aussi. Un homme ayant déjà beaucoup de terres à lui, comme propriétaire ou comme loueur.

Il découvre aussi un acte d'achat de deux champs après qu'un villageois fut décapité pour avoir été pris à braconner un cerf de la forêt du seigneur. Confisquées, les terres du condamné étaient souvent revendues ou données en fief par le seigneur.

- Ça y est, les vaches sont dans le nouvel enclos de pâturage. On va pouvoir laisser pousser pour la deuxième fenaison.

- Il y a loin ?

- Non. Ceux là sont de l'autre côté de la « Veule », le cours d'eau qui se jette dans la « Sianne ». Le plus dur c'est de traverser la route qui va vers Charmeton.

- Surtout en été je suppose ?

- Oh non. Y a toujours de la circulation à cause des

écoles et des grands magasins.

Il remet sa casquette après s'être longuement frotté le crâne.

- Mais je vous laisse. Moi aussi j'ai à faire.

Marion cherche, tourne les feuillets, essaie de repérer le nom de Guenhahel ou de Simon. Parfois il lit entièrement une anecdote qui l'amuse ou l'étonne. Il vide peu à peu les cartons et trouve enfin une sorte de livre des morts, rédigé ou plutôt tenu comme des annales, par un moine revenu vivre au village après le décès de ses parents, foudroyés tous les deux pendant les orages de mille six cent trente sept.

Marion sent alors comme un nœud lui serrer la gorge, comme garrotté par le passé qu'il découvre depuis quelques années. Il découvre qu'Edmond Simon avait un frère, né quatre ans après lui, et que celui-ci est mort écrasé sous une des vaches couchées dans l'étable. D'après le narrateur, son frère avait environ sept mois au moment des faits.

« La vache s'était sans doute couchée sur l'enfant sans se rendre compte de sa présence. Petit comme il était et mêlé à la paille elle n'a rien senti ne s'est pas relevée »

Marion est perplexé. Surpris et accablé.

- Comment un enfant, qui ne marche pas encore, a-t-il pu se retrouver sur la paille d'une étable, au milieu d'animaux aussi volumineux ?

« Cet enfant fort heureusement, avait été baptisé quatre jours avant cette mort brutale. Il pourra entrer directement dans le royaume de Dieu et partager la bienheureuse vie des saints ». Le récit de la chronique de cet événement se termine sur cette parole d'espérance.

- Quel bon chrétien que ce moine redevenu laïc !

Marion réagit comme un ressort quand il entend de telles paroles. Il bondit encore comme il le faisait tout petit quand sa mère lui disait « Ce n'est rien, ce n'est pas de ta faute ». Lui voulait être responsable pour apprendre, et savoir comment

faire pour les fois suivantes. Il était persuadé que sa mère quand elle lui disait ces mots, voulait l'empêcher de grandir alors que Marion n'aspirait qu'à être grand. Il n'avait aucune envie de rester petit, à la merci de tous et de tout. Être enfant n'avait aucun sens pour lui puisque c'était un état transitoire, passager, sans aucune durée.

- Qu'elle folie, quel aveuglement peut bien mener les hommes pour qu'ils acceptent la mort ?

La mort reste pour Marion quelque chose de profondément absurde. Il ne ressent rien et ne comprend rien qui ne soit mêlé automatiquement à l'éternité. Il n'entreprend rien qui ne soit fait pour durer toujours. Tout s'inscrit dans une continuité et un enchaînement qui le détend.

- Il a forcément fallu que quelqu'un glisse l'enfant sous la vache au moment où elle se couchait pour la nuit ! Un animal ne se serait pas allongé sur lui s'il avait été là. La vache a nécessairement été surprise pendant qu'elle s'affalait sur sa litière.

Marion s'est arrêté de chercher d'autres histoires. Il est calé dans sa chaise, les pieds bien allongés, les mains croisées au-dessus de la tête. Il attend que son corps fasse son œuvre, que ses cellules communiquent entre elles, que les ondes émises par chaque objet ou chaque être vivant, viennent le heurter. Il attend que les agencements charnels s'accomplissent mécaniquement en lui.

- Comment ne pas s'être alarmé de l'absence de l'enfant ? Qui a tué ? Le père ou la mère ?

Marion sait bien que la question n'a pas vraiment de sens. A cette lointaine époque historique, un enfant sur deux meurt avant même de savoir parler. Accoucher est alors une sorte de loterie pour la mère et presque un péril pour l'enfant. Mais Marion ne peut s'empêcher de se demander qui a posé l'enfant. Le père probablement puisque c'est lui qui est le chef, lui qui va à l'étable. Il ne sait pas. Ou alors la mère qui a

emporté l'enfant pour la traite et qui l'a oublié en repartant ! Il ne sait pas, mais il y pense sans arrêt.

Il est sorti de son immersion par la voix de Monsieur Proumène.

- Venez donc manger avec nous monsieur Granpré. Tout est prêt. Même quand on ne fait rien il faut quand même manger.

Les deux hommes traversent la cour, le grand espace libre de tout, qu'entourent les bâtiments de la ferme. Un endroit clos dans l'immensité du domaine. C'est là que les troupeaux se forment, là que les tracteurs amènent les tombereaux, les charrettes ou les charrues, là encore que les récoltes transitent.

- Avez-vous reçu des nouvelles de vos ancêtres ?

- Pas par le courrier, mais j'en ai quelques-unes.

Le repas est copieux. Après les longues heures commencées avec le jour, c'est le temps du repos, au moment où le soleil stationne à son zénith. Le moment où les hommes se posent et se font servir, immuablement à la même place et en commençant toujours par le père du père. Ici tout a un ordre.

- Voulez-vous un peu d'alcool avec votre café ?

- Non. Merci. Je devine trop que déjà sans cela, j'aurais un peu de mal à me concentrer sur mes lectures.

Marion retrouve deux autres ancêtres, Lucien fils de Guenhahel et Marcelle qui est né dans la dernière année du seizième siècle et qui a épousé Danielle.

- Encore ces prénoms asexués ! Est-ce possible que de telles séries se produisent uniquement par le hasard ?

Il retrouve aussi Louis, né en mille sept cent vingt cinq, fils de Lucien et qui a épousé Raymonde.

- Avez vous oublié l'heure monsieur Granpré.

- Non monsieur Proumène, seulement c'est comme pour

le pain et le fromage, on a toujours une raison de reprendre un petit morceau ...

- Et vous, vous espérez toujours en trouver un peu plus !

Le lendemain matin Marion reprend ses recherches. Ce seront sans doute les dernières trouvailles car il approche de l'époque révolutionnaire et les documents ne vont pas plus loin. Il ouvre l'avant dernier carton. Probablement celui de l'école que tenaient tous les prêtres. Un apprentissage long et complet, rémunéré sous forme de dons, pour les plus aisés. Un enseignement gratuit de la lecture et parfois de l'écriture pour les plus pauvres.

Il feuillette des cahiers, des pages d'écriture et même quelques textes écrits par les enfants, ceux des « grosses » gens du village, les fils et filles des villageois qui apprenaient à écrire et à compter. Marion regarde et s'arrête sur le titre d'une sorte de rédaction de l'époque « La mort de mon petit frère ».

L'enfant y raconte comment un ami qu'il a cru longtemps son frère est mort dévoré par les loups.

« Son père est venu l'attacher sur la jument, pour lui apprendre à monter à cheval. Il avait peur du galop disait son père. Mais ce n'est pas vrai. Mon frère n'a pas peur. Et puis il a fouetté le cheval qu'on appelait la Jacasse parce qu'elle hennissait souvent. On n'a plus jamais revu mon frère, ni Lucien son père. Il a été mangé par les loups. C'est ce que disent les grandes personnes. Et moi je ne parle plus à Lucien son père. »

Marion se replonge aussitôt dans les registres de naissances et il trouve un fils de Lucien et Danielle dont on ne connaît pas la date du décès.

- Une nouvelle fois la mort qui frappe comme un meurtre. La mort à nouveau déguisée en fatalité.

Marion a encore pu retrouver trois enfants morts très jeunes. L'un piégé dans les bois, le fils de Louis et Raymonde, l'autre la cage thoracique enfoncée par la ruade d'un cheval, le

dernier fils de Paul et Julienne et le troisième, encore une fille de Louis et Raymonde, empoisonnée par des champignons qu'elle a ramassés pendant une promenade avec sa mère.

- - - - -

Aux archives de Saint Forneante, ramenées de l'abbaye cistercienne il y a trente trois ans, Marion a retrouvé les parents de Guenhahel, la famille Simone, venus d'Italie, avec les troupes mercenaires de François 1er. Un grand bond en arrière dans l'histoire de ses origines. Il a fait renaître le fils Stefano, né en 1565 au pays des olives, dans le village de Pesanges près d'ici. Ils ont été chassés, sans doute par la faim ou la peur. Les épidémies et les bandes organisées détruisent alors plus sûrement que les guerres entre cousins ou princes voisins.

Stefano est le second d'une grande famille de trois enfants vivants. L'aîné, le premier de la lignée est décédé juste avant leur départ d'Italie. Mais Stefano, lui, est français.

Marion se souvient de son voyage à Erponne, près de Bologne, et de ses soucis pour se faire traduire les textes. Mais il n'a pas renoncé et il a pu retrouver les traces de ses ancêtres étrangers. Salomé, le père de Stefano, était un petit noble régional qui faisait rédiger les heures de sa vie. Il emportait partout son clerc et son livre pour doubler sa vie disait-il.

Le frère de Stefano, Leonardo, fut retrouvé sous un tas de couvertures, de draps et d'oreillers où il s'était glissé.

- Il ne marchait pas encore. Comment a t il fait ?

- Je ne sais pas monsieur. Je vous assure que c'est ce que dit le livre. Les mots utilisés ne peuvent pas prêter à confusion.

- Etrange. Non ?

- Il a du ramper. . .

- Et soulever des couvertures et des draps ?

- Peut-être !

- J'appelle cela un meurtre tout simplement.

L'employé que Marion paye pour traduire ne répond pas. Il continue de lire.

- Ils se sont débarrassés de lui avant de partir pour la France.

Après toutes les découvertes enregistrées à la ferme des Proumène, Marion a presque peur de continuer ses recherches.

Les cahiers magnifiquement conservés pendant plus de trois siècles dans les caves très sèches de l'abbaye inachevée lui donnent encore de nouveaux soupçons. Une rareté et une extravagance de cette paroisse fait que les naissances sont accompagnées d'une description physique des enfants et de la consignation d'anecdotes concernant le baptême ou les premiers jours de vie de l'enfant. De même pour les décès ou les mariages.

Marion apprend que le deuxième fils de Stefano est mort à sa naissance, étranglé par son cordon ombilical, alors que son père aidait seul sa femme, lors de la délivrance. Marcel le fils aîné de Stefano a lui-même eu sa première fille écrasée par une charrette qui manœuvrait dans la cour de la ferme. Le tonneau a glissé et roulé jusque sur la gamine.

- La pluie peut expliquer le ripage de la charge, mais pas que la fillette soit dehors. Je n'ai que des tueurs d'enfants pour ancêtres.

Il est maintenant persuadé d'être l'héritier d'une lignée d'assassins familiaux et de témoins muets. Et lui ? Est-il aussi un futur assassin ?

Quant à Germain, le cadet des fils de Marcel et Aimée, qui a épousé Louise, c'est son aîné, occupé par le démon comme l'a écrit le sacristain, qui est mort à l'âge de six ans, tombé du toit où il cherchait à rencontrer des anges.

- - - - -

Dans les couloirs de la clinique, la nuit a suspendu presque tous les bruits. Marion revient, comme il est venu ce matin. Renée, son épouse, a mis au monde un enfant, un fils, qu'elle a nommé Octave. Il ne veut pas de ce prénom, mais il n'a pas osé en donner un autre en allant à la mairie pour déclarer la naissance. Il avance vers la chambre de l'enfant. Tous ces ancêtres l'ont accompli. Les siècles, réapparus pendant qu'il compulsait les livres, le guident vers ce qu'il doit faire.

L'enfant vient de quitter la chaleur du ventre de sa mère. Il dort dans la petite salle du milieu de l'étage. Depuis longtemps les nécessités des services séparent les enfants des parents et les plongent dans un monde discontinu, sans chaleur ni contacts. C'est l'âge des morts inexplicables. Il est né le premier, c'est donc lui qui doit permettre que se continuent les ressemblances de leurs vies, la sienne, celles de ses ancêtres. C'est lui qui fera que perdure l'ordre immuable.

Marion avance, la tête remplie de ses recherches, de ses découvertes et de ses constructions. Il a en lui une force vivante, tentaculaire, qui l'agite tout entier. Il ne se sent plus libre de ses mouvements. Il sait maintenant, que des forces qu'il ne dompte pas s'imposent à lui. Il n'est plus responsable, il ne veut pas l'être, il ne l'est plus à cause de sa lignée assassine. Il doit sculpter lui aussi, les maillons de cette chaîne qui le tient et qui se déroule depuis toujours.

Il avance vers l'enfant. La porte est là. Ils dorment tous, « calmés » comme on dit entre infirmières. Il regarde autour de lui, prend l'un des oreillers, fait un pas, le pose sur le visage de son fils et le presse lentement.

Le temps n'en finit pas de répéter ses secondes, il s'égrène, il s'écoule. Marion écoute le souffle de son fils. Il ne l'entend plus.

- Tu vois mon petit j'ai failli te tuer. Mais j'ai retiré ta mort,

j'ai reposé le coussin. Tu n'es plus mon ennemi. Désormais les archives sont vides.

Marion pose un baiser sur le front de son enfant qui dort encore.

- Tu pourras être celui qui ne suit pas la voie. Tu pourras rester celui qui ne croit pas, celui qui n'est que lui, égal de tous, sans ombres et sans liens, vivant début et fin.

Seul, relié par la pensée aux trois milliards d'humains de notre planète.

Seul, relié aux 15 milliards d'années d'existence de notre univers.

Seul, attaché à son enfant source de vie et terme de son existence.

Marion quitte l'hôpital, demain ...

Octobre 2001

# Généalogie de Marion

Octave		1980		
Marion Granpré		1944	2110	Renée
Parents	Pascal	1910	1974	Martine
Grands-parents	Claude	1875	1937	Denise
Aïeuls	Sébastien	1850		Andrée
Grands aïeuls	Modeste	1810		Jeanne
Arrières grands Aïeuls	Jean	1790		Frédérique
Ancêtre 1	Paul	1760		Julienne
Ancêtre 2	Louis	1725		Raymonde
Ancêtre 3	Lucien	1700		Danièle
Guenhahel Simon		1678		Marcelle
Ancêtre 4	Edmond Simon	1650		Honorée
Ancêtre 5	Germain	1625		Louise
Ancêtre 6	Marcel	1595		Aimée
Simone Stefano		1565		Rolande
Parents de Simone	Salome	1530		Paula
Grands parents Simone		1495		Fernande